

Nathalie Ducharme. *Le roman d'aventures au Québec 1837-1900*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « L'archive littéraire au Québec », 2019, 260 p.

Caroline Loranger

Volume 20, Number 1-2, Fall 2019, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1075441ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1075441ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loranger, C. (2019). Review of [Nathalie Ducharme. *Le roman d'aventures au Québec 1837-1900*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « L'archive littéraire au Québec », 2019, 260 p.] *Mens*, 20(1-2), 243–247.
<https://doi.org/10.7202/1075441ar>

une réalité qui, dans le présent cas, allie autant l'histoire politique, sociale, artistique que médiatique.

— *Karine Hébert*

Université du Québec à Rimouski

Nathalie Ducharme. *Le roman d'aventures au Québec 1837-1900*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « L'archive littéraire au Québec », 2019, 260 p.

Peu de romans s'écrivent au Québec au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle : la production romanesque de cette période se limite en effet à une centaine de titres. Cette faible production s'explique partiellement par le développement tardif des maisons d'édition professionnelles et la rude concurrence des œuvres européennes qui saturent le marché littéraire de l'époque, mais aussi par une certaine forme de rejet de la part des critiques du XIX^e siècle, qui ne voyaient dans ces romans que des essais maladroits ou tout bonnement ratés de littérature canadienne-française. Dans son ouvrage *Le roman d'aventures au Québec 1837-1900*, Nathalie Ducharme étudie les œuvres romanesques de cette période non pas dans l'optique de les revaloriser, mais en posant sur ce corpus un regard objectif visant à comprendre les stratégies littéraires employées par les romanciers du XIX^e siècle pour cerner l'imaginaire de l'aventure qui se déploie durant la période. À partir d'un échantillon de trente-deux œuvres romanesques, Ducharme brosse ainsi un portrait complet de la production de romans d'aventures au Québec, enrichissant notre connaissance des premières œuvres romanesques québécoises.

Ducharme entend le roman d'aventures dans son sens le plus large, c'est-à-dire en avançant qu'il présente « des épisodes de dangers mortels sous la forme d'accidents, de combats et de prédatations » (p. 10). Il s'agit alors, d'abord et avant tout, d'un récit dont le schéma narratif est organisé en fonction du développement d'une intrigue qui multiplie les péripéties et les retournements de situation, au détriment de la description. En sanctionnant une telle définition,

Ducharme se distancie des conclusions d'Isabelle Daunais. Celle-ci affirmait que le roman québécois était en fait un roman *sans* aventure parce que les personnages ne vivaient pas de transformation profonde sur le plan ontologique. Les héros du roman d'aventures québécois ne suivent en effet pas de parcours initiatiques comme les protagonistes des romans réalistes européens de la même époque. S'il y a bel et bien aventure dans le roman québécois de la seconde moitié du XIX^e siècle, elle se trouve plutôt dans la littérature de divertissement, qui s'implante dans la province à cette époque, et non dans les œuvres destinées plus directement au circuit lettré. En adoptant une démarche relevant de l'histoire culturelle, Ducharme choisit alors de porter son attention sur cette littérature plus volontiers populaire et replace le lecteur (plus spécifiquement, la lectrice) au cœur de ses analyses.

L'ouvrage s'ouvre sur un chapitre dans lequel la chercheuse s'intéresse à l'évolution des différentes formes du roman d'aventures. Elle y dévoile les influences du roman d'aventures – la *romance* anglaise et le mélodrame –, et puis pose trois jalons de sa constitution durant la période : le roman gothique, éventuellement remplacé par le genre historique, puis le roman policier urbain du tournant du XX^e siècle. Ducharme affine également sa définition du roman d'aventures en décrivant plus précisément son schéma narratif, notamment en suggérant que les légendes ou les contes intercalés entre les épisodes dramatiques agissent comme autant de scènes de repos pour le lecteur. Parmi les procédés narratifs employés par les romanciers, Ducharme relève aussi avec justesse les interventions auctoriales insistantes des auteurs du XIX^e siècle. Le chapitre se termine ensuite par une description des figures du héros, de son antagoniste et des femmes dans les romans d'aventures de la période. D'un point de vue structurel, il aurait peut-être été plus efficace de présenter cette typologie du roman d'aventures québécois dans l'introduction, plutôt que d'en faire un chapitre distinct, d'autant plus que les chapitres suivants sont construits en fonction des trois mêmes jalons posés précédemment et s'attachent à deux thématiques : la représentation de l'espace et la transgression.

Le second chapitre vise en effet à comprendre la manière dont est envisagé l'espace, d'abord dans le roman gothique, puis dans les fictions historiques et enfin dans les romans policiers. Ducharme associe la représentation littéraire du crime, de la ville et du progrès dans le roman d'aventures aux littératures européenne et étatsunienne. La chercheuse souhaite montrer la manière dont les romanciers canadiens cherchent à adapter ce format pour le lectorat d'ici et détaille alors un ensemble de stratégies mises en œuvre par les écrivains pour rendre l'aventure possible dans le roman canadien. Ces stratégies sont, par exemple, visibles dans le déplacement de l'action du château gothique européen vers le bateau, espace qu'il est plus aisé d'imaginer dans le contexte nord-américain, mais qui peut néanmoins générer un sentiment d'exiguïté similaire chez le lecteur. Comme l'espace doit toutefois apparaître menaçant dans le roman d'aventures, Ducharme montre que les auteurs procèdent à une défamiliarisation des lieux en choisissant, par exemple, de faire évoluer leurs personnages la nuit plutôt que le jour ou en décalant l'action dans le temps pour créer des villes imaginaires moins sécuritaires. L'espace, dans le roman d'aventures québécois, doit donc être simultanément reconnaissable par le lectorat canadien et propice à l'aventure, donc dangereux, ce qui explique les multiples scènes de poursuite dans des villes québécoises labyrinthiques et le recours à l'incendie comme motif dramatique de choix.

Ducharme termine son analyse par l'exploration des liens entre aventure et transgression par l'intermédiaire de la représentation de la violence à l'échelle nationale et individuelle, puis de la sexualité. Là encore, Ducharme fait la démonstration de la manière dont les romanciers adaptent le modèle romanesque européen pour qu'il puisse accueillir la morale canadienne-française. La chercheuse souligne que la violence, dans le roman d'aventures québécois, est toujours justifiée en ayant recours à un procédé de victimisation des Canadiens français. Dans un tel système, « [i]l est admis [...] que la nation canadienne a le droit de tuer pour défendre son identité, sa liberté et son mode de vie » (p. 135). Le héros se voit ainsi absous

des crimes qu'il peut commettre, puisqu'il ne ferait en fait que se défendre contre l'ennemi britannique ou qu'il résisterait à la tentation américaine. L'aventurier canadien-français, ce faisant, deviendrait une figure de martyr qui permettrait de concilier les thèses sociales soutenues par le clergé et le divertissement du public par la représentation de la violence, du crime ou de la sexualité.

En plus de faire de la naissance d'une littérature de divertissement, qui appelle les retournements de situation et les actions grandiloquentes, une des conditions de l'établissement du roman d'aventures au Québec, Ducharme lie explicitement le genre au colonialisme. Le thème du colonialisme, qui traverse l'ouvrage en entier, est peut-être la proposition la plus féconde de la chercheuse. Il permet de mettre en lumière l'acceptation de certains actes immoraux dans les œuvres. Puisque « [l]'impérialisme [...] n'est pas tant un projet national que la somme de toutes les initiatives individuelles dont le succès rejaillit sur la nation » (p. 63), l'aventurier qui risque sa vie pour son propre intérêt acquiert tout de même « valeur de héros aux yeux de ses concitoyens, qui bénéficient de ses avancées » (p. 63). À l'opposé, le vilain typique du roman d'aventures québécois remettrait « en question le projet national fondé sur la survivance » (p. 72). Les femmes aussi voient leur rôle rehaussé par rapport à la littérature européenne grâce au colonialisme puisqu'elles deviennent les porte-étendards de la tradition et de la culture canadiennes-françaises. Si le roman d'aventures québécois est bien un roman colonial, Ducharme affirme qu'il n'est pas colonialiste pour autant (p. 214) puisqu'il reposerait sur un esprit de construction plutôt que de conquête, sur la survie des individus plutôt que sur l'agression. Il serait important de revisiter cette dernière hypothèse. Ducharme elle-même fait remarquer que la relation entre les Canadiens français et les autochtones dans le roman d'aventures québécois implique une constante invasion du territoire de l'autre et que la vision messianique de la colonisation qui est mise en relief dans ces œuvres permet en fait de taire la dimension mercantile de l'impérialisme français en Amérique du Nord. L'imaginaire du roman d'aventures au Québec, l'image projetée,

est alors bien celui d'un roman uniquement colonial, mais des traces de colonialisme peuvent tout de même être décelées dans ces œuvres. Néanmoins, relire trente-deux romans d'aventures de cette période à l'aune du colonialisme permet de donner une profondeur supplémentaire aux analyses de ce genre en particulier, qui a longtemps été rejeté du côté de la paralittérature sans autre forme de procès. Un tel travail de synthèse est à saluer; il ouvre la voie à des relectures de ce corpus méconnu et à une meilleure compréhension des lignes de force qui le traversent.

— *Caroline Loranger*
Université du Québec à Montréal

Philippe Volpé et Julien Massicotte. *Au temps de la « révolution acadienne » : les marxistes-léninistes en Acadie, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Amérique française », 2019, 259 p.*

Philippe Volpé et Julien Massicotte sont respectivement chercheur postdoctoral à l'Institut d'études acadiennes de l'Université de Moncton et professeur agrégé de sociologie à l'Université de Moncton, campus d'Edmunston. Constatant que l'engagement marxiste-léniniste en Acadie n'avait laissé que « bien peu de traces », « tant dans sa production scientifique que dans sa mémoire collective », les auteurs se sont donné pour tâche de combler ce vide et, d'une manière générale, d'offrir une contribution à l'histoire et à la sociologie des mouvements sociaux.

Avec un recul de quatre décennies, l'idée voulant que des individus plutôt instruits aient adhéré à une idéologie et à un programme visant le renversement de l'ordre établi pour instaurer un régime inspiré de la Chine maoïste peut faire sourire, comme c'est le cas aujourd'hui chez plusieurs de ces anciens militants. C'est la raison pour laquelle cet engagement révolutionnaire ne devient intelligible qu'en le replaçant dans le contexte particulier